

LOUIS-PHILIPPE ET VICTORIA

S'ils sont nombreux les chefs d'Etat qui ont rendu des visites officielles aux souverains britanniques, rares sont ceux qui ont bénéficié de l'hospitalité royale au château de Windsor. Parmi ces privilégiés, s'inscrit Louis-Philippe, qui, après avoir accueilli la reine Victoria à Eu en 1843, était son invité, l'année suivante, en Angleterre.

Lorsque le voyage fut décidé, et ce, grâce aux bons offices de Léopold I^{er} qui, veuf de la princesse Charlotte, avait, comme on sait, épousé la fille du roi des Français, ce dernier en conçut « un inexprimable bonheur ». Partisan d'un rapprochement anglo-français, il comptait poursuivre, de l'autre côté de la Manche, l'œuvre si bien commencée à Eu.

Il fut convenu que le voyage aurait lieu dans la première quinzaine d'octobre 1844. La reine Victoria, désireuse d'assurer le confort de son illustre visiteur, écrivait aussitôt, pour s'enquérir de ses habitudes, à la reine des Belges. Cette dernière, en date du 5 octobre 1844, répondait : « Mon père est un des êtres les plus faciles à contenter, à satisfaire et à s'accommoder. Sa vie féconde en événements l'a habitué à tout. Il y a une seule chose à laquelle il ne se fait qu'avec difficulté, c'est d'être prêt le matin de très bonne heure... En général, il prend avec peine ce que nous appelons le petit déjeuner et il ne mange que deux fois par jour. Aussi serait-ce bien mieux pour lui s'il pouvait paraître seulement au lunch et au dîner et si vous pouviez volontiers le dispenser du breakfast... Vous lui feriez plaisir en lui commandant un bol de bouillon de poulet pour son réveil. Mon père Vous est confié

avec toutes les recommandations de ma mère, car il est naturellement si imprudent et si peu habitué à se soigner qu'il faut le surveiller pour l'empêcher de prendre froid ou de faire ce qui pourrait lui être nuisible. Quant à sa chambre, un lit dur et une grande table pour ses papiers sont les seules choses qu'il demande. Il dort habituellement sur un matelas de crin posé sur une planche. Il désire se tenir à Votre disposition et faire tout ce que vous voudrez. Vous n'ignorez pas qu'il peut prendre beaucoup d'exercice et que tout l'intéresse et le charme. »

Et, dans une seconde lettre, datée du 7 octobre, la reine Louise faisait une recommandation supplémentaire : « Nous sommes persuadés que Vous, chère et bien-aimée Victoria et Albert (le prince consort) prendrez soin du roi, mais ce qui inquiète ma mère, c'est la crainte qu'étant en liberté et libre de tout contrôle, il ne veuille faire trop, comme elle dit, le jeune homme : monter à cheval, aller partout et faire tout ce qui se présente, comme s'il avait encore vingt ans. Ma mère vous prie, si possible, de l'en empêcher... »

Le 7 octobre 1844 au soir, Louis-Philippe ayant quitté le château d'Eu quelques instants auparavant, s'embarquait au Tréport à destination de Portsmouth. Il était accompagné de son plus jeune fils Montpensier et de Guizot. Il franchirait la Manche par beau temps sur un navire tout neuf à voile et à vapeur, le « Gomer », aux roues à aubes, escorté du « Caïman » et de l'« Elan ».

Prenant pied sur la terre anglaise, Louis-Philippe y reçut aussitôt l'hommage de la municipalité de Portsmouth, laquelle conserve dans ses archives le compte rendu de cet événement, ainsi que le texte des discours prononcés. Louis-Philippe qui, selon les gazettes, « avait abandonné la bonhomie du roi-citoyen pour prendre un air royal », répondit chaleureusement, exprimant le souhait que de bonnes relations s'établissent entre le Royaume-Uni et la France, souhait d'autant plus opportun qu'à l'heure même, des questions irritantes telles que celle de Haïti, ou de la traite des Noirs troublaient les rapports des deux pays. « Puissions-nous, Messieurs, jouir des bienfaits de la paix ! Tel est mon vœu le plus cher ! » Louis-Philippe, toutefois, réservait ses meilleurs morceaux pour les cérémonies organisées en son honneur à Windsor. Certes, il était l'hôte de la famille royale et non de la nation anglaise. Mais par-dessus la famille royale, il souhaitait que sa voix portât jusqu'à la nation elle-même.

S'il va nous être loisible de suivre pas à pas le roi des Français dans sa visite, nous le devons au meilleur et au plus fidèle des reporters, la reine Victoria elle-même, laquelle, en 1844, tenait déjà un journal qui, commencé le 1^{er} août 1832, ne s'arrêterait que le 13 janvier 1901, onze jours avant sa mort.

Ce journal, très touffu, n'a vu le jour qu'en partie et, si nous avons pu y découvrir les pages qui relatent la visite du souverain français, nous le devons à la courtoisie de Sir Owen Moorshead, longtemps bibliothécaire royal, qui avait obtenu pour nous du roi George VI la gracieuse autorisation de les publier.

Et voici ce que le 8 octobre au soir écrit la reine :

« A deux heures moins vingt, le chambellan de service m'apprend que le roi arrivera ici à deux heures. Avec ma suite, je me rends immédiatement à la Salle des Gardes, où Maman (la duchesse de Kent) nous rejoint. Enfin, nous aperçûmes le cortège au bout de la Grande Allée et nous descendîmes rapidement. Je me plaçai sous la voûte à l'endroit où la voiture devait s'arrêter. Le roi portait l'uniforme (de général de l'armée française) dans lequel je l'avais vu à Eu. Le roi m'embrassa très chaleureusement et gentiment et me dit : « Combien de plaisir j'ai à vous embrasser. » Il avait l'air ravi... Il me tendit le bras et nous montâmes l'escalier, le bon Montpensier faisant de même pour Maman. Je n'imaginais pas les sentiments du roi, car c'est le premier souverain français qui ait rendu visite à un souverain de ce pays. Comme le roi montait le grand escalier pour aller vers ses appartements, il s'exclama : « Dieu que c'est beau ! » Le roi et ceux qui l'accompagnaient entrèrent dans le Grand Salon : M. Guizot, le général Athalin, le général de Rumigny et autres. Le roi vint ensuite déjeuner avec nous et Maman. Le roi exultait, nous répétait à satiété combien il était heureux d'être ici. Comme nous lui faisons observer que notre pain n'était pas aussi bon que le pain de France, il répliqua : « Tout est bon ici. » Puis on fit descendre les enfants qui furent présentés au roi. Il les trouva charmants. Bertie (le futur Edouard VII alors âgé de 3 ans) s'intéressa à l'uniforme du Roi et à celui de Montpensier, disant : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » Ensuite, j'ai montré au roi les appartements et jamais je n'ai vu personne s'intéresser aussi complètement à tout, ayant des connaissances aussi vastes et étonnantes sur chaque chose et sur chacun. Il est enchanté du château. Il avait tellement craint que ce qu'il avait tellement désiré, depuis que je suis montée sur le trône, ne puisse jamais avoir lieu ! Maintenant, son désir est comblé et sa joie complète. Nous avons dîné un peu après sept heures dans la petite salle à manger. Outre la suite du roi, Maman,

il y avait là le duc de Wellington, lord Aberdeen, lord Exeter (premier gentilhomme de la Chambre du prince Albert), les Saint-Aulaire... Le roi a beaucoup parlé d'Eu, des longues années qu'il a passées en Angleterre, de son dévouement à ma personne. Après le dîner, le roi me remit un album vraiment magnifique, avec trente-deux aquarelles représentant les principales scènes de mon séjour à Eu. Ces aquarelles sont admirables et forment un très précieux souvenir du fait de leur exactitude. Elles sont signées Eugène Lami, Siméon Fort, Bellangé, etc. Nous nous sommes séparés à dix heures, tout ayant très bien marché. »

Le 9, écrit la reine, « Nous avons pris le breakfast à 9 heures avec Montpensier. Tous les enfants étaient là. Après quoi, nous sommes allés voir le roi chez qui nous sommes restés un instant. Je voudrais pouvoir noter tout ce qu'il a dit. C'est un homme extraordinaire, qui connaît son pays, les Français et leurs fautes à fond et qui s'exprime avec une facilité remarquable. Il a dit que les Français ne comprenaient pas l'esprit des gens d'affaires comme les Anglais, ou la nécessité de la « bonne foi » qui donnait une telle stabilité à ce pays. « La France ne peut pas faire la guerre à l'Angleterre qui est le triton des mers. L'Angleterre est le plus grand empire du monde », etc. Après le déjeuner, nous fîmes un tour sur la terrasse d'où nous fûmes chassés par la pluie. Nous allâmes ensuite à la Bibliothèque que le roi admira, puis à la chapelle Saint-George. La pluie ayant cessé, nous nous sommes dirigés vers la volière, poussant ensuite jusqu'à Frogmore (la résidence de la duchesse de Kent). Partout où le public pouvait se masser, le roi fut accueilli par des cris de « Vive le Roi ! » poussés avec l'accent le plus anglais que l'on puisse imaginer. Au retour, nous fîmes visiter les cuisines au roi. Le nom du chef Moret, un Parisien, fut mentionné au roi qui lui adressa quelques paroles aimables.

Le jeudi 10 octobre, la reine écrit :
« Très belle matinée. A dix heures et demie, alors que nous nous dirigeons vers les appartements du roi, nous l'avons croisé dans le salon rouge où il nous remit un magnifique petit fusil pour Bertie. La veille il avait donné une très belle pierre à Alice. Nous sommes alors partis pour une promenade en char-à-bancs. Le roi et moi étions en avant et avec Maman et notre suite nous sommes allés à Twickenham voir la maison où le roi avait habité. C'est une jolie maison que le roi, durant son séjour,

avait beaucoup embellie et qu'il a été heureux de revoir. Nous avons fait un tour de jardin, en dépit d'une grosse averse qui venait de tomber et sommes allés à Hampton Court où nous avons visité les appartements, dont ceux du cardinal Wolsey, le roi notant sur son calepin les tableaux qu'il souhaitait faire copier pour Versailles. Nous étions de retour à Windsor un peu avant six heures. Il y avait une certaine foule près des grilles et le roi, qui a une façon aimable de s'incliner, le chapeau à la main, s'exclama : « Je n'ai jamais vu une réception pareille. Combien cela me touche ! » Nous sommes bien contents de tout cela. Il le mérite. A dîner, le roi m'a parlé de sa jeunesse, du temps où il était « dans les Grisons » et ne gagnait que 5 francs par jour, obligé de cirer ses propres bottes et d'enseigner, pour vivre, sous un nom d'emprunt, celui de Chabot. Quelle vie agitée que la sienne ! »

Pour Louis-Philippe, la journée du 11 octobre serait marquée d'une pierre blanche. C'était celle où il allait être reçu dans l'ordre de la Jarretière. Le roi tenait à cette distinction. L'année précédente, lors de la visite de la reine à Eu, il avait conféré la grand croix de la Légion d'Honneur au Prince Consort.

« Après le déjeuner, dit la reine dans son journal du 11 octobre, je suis allée revêtir mon costume pour la cérémonie de l'investiture et, après avoir signé quelques documents, je me rendis à la Salle de la Jarretière. Après que le héraut eut prêté serment, Albert et notre oncle Cambridge s'en furent quérir le roi. A son entrée, tout le monde se leva. Il salua dans le style le plus parfait. Je me tournai alors vers lui et lui dis : « J'ai le plaisir d'annoncer à Votre Majesté qu'Elle a été élue membre du Très Noble Ordre de la Jarretière. » Albert plaça alors la Jarretière sur la jambe du roi et j'aidai à la fixer. Le roi me murmura alors : « Je voudrais baiser cette main », ce qu'il fit, du reste, après, et je l'embrassai. Ensuite l'oncle Cambridge m'aida à passer le grand cordon par-dessus l'épaule du roi, puis, je l'embrassai à nouveau. Ensuite, il embrassa Albert. Ceci fait, le roi tournant autour de la grande table, serra la main de chacun des Chevaliers. Enfin nous l'accompagnâmes en corps jusqu'à ses appartements, le roi nous remerciant et nous remerciant encore de nos bontés. Nous sommes alors sortis. Le roi avec moi dans mon petit phaëton, escortés d'Albert, de Montpensier et de quelques autres à cheval. Nous avons fait le tour du lac. Le parc l'enchantait avec ses arbres et tout. Lorsque nous rentrâmes, les enfants trouvèrent chez eux des jouets superbes, cadeaux du roi. Mme Adélaïde, d'autre part,

m'a envoyé un très joli vase de verre. Le roi est si généreux, d'une façon si bonne, si délicieuse. Nous avons dîné à sept heures. Le roi m'a dit qu'au cours de son exil, il n'avait jamais pensé qu'il pourrait rentrer en France.

La journée suivante du 12 octobre fut également mémorable pour le roi auquel le lord Maire, les échevins et shérifs de la Cité de Londres, n'ayant pu le recevoir au Guildhall du fait du caractère privé de sa visite, avaient demandé de venir lui présenter une adresse à Windsor.

A cette adresse fort chaleureuse, Louis-Philippe, dans l'après-midi du 12, fit une réponse des plus vibrante et cordiale.

Dans la seconde partie de l'après-midi, la souveraine conduisait Louis-Philippe au célèbre Collège d'Eton, tout proche, et la reine couchait dans son journal :

« ... A Eton, les Saint-Aulaire, lady Gainsborough étaient avec nous et les suites française et anglaise. Comme c'était un samedi après-midi, la foule était immense ; elle poussa des vivats enthousiastes sur tout le parcours. Les élèves d'Eton ne se contenaient plus et lorsque nous apparûmes au balcon, ce fut un véritable délire. Puis, nous passâmes à la Bibliothèque où le roi et moi signâmes le registre. Nous sommes revenus à cinq heures, escortés jusqu'au château par les élèves qui couraient autour de notre voiture. Les enfants nous attendaient chez le roi. Lorsqu'il les a vus, il a dit : « Que Dieu les bénisse ! Ils sont les petits enfants de mon pauvre ami. » (Edouard, Auguste, quatrième fils de George III.) Leur grand-père était, en effet, son très grand ami. Il a pris Bertie et Vicky, disant : « Quand vous serez grands, vous vous souviendrez que le vieux Louis-Philippe vous a tenus dans ses bras. Vous ne l'oublierez pas ? »

Le dimanche 13 octobre, le culte catholique étant, bien entendu, proscrit à Windsor, Louis-Philippe et le duc de Montpensier se rendirent à la messe de l'église voisine de Clewer, où un banc orné de velours rouge leur avait été réservé. En souvenir de son passage, Louis-Philippe ferait don d'un ostensor qui est encore en usage aujourd'hui. Cet ostensor porte sur sa base l'inscription suivante : « Donné à la Chapelle de Clewer par le roi Louis-Philippe, 1844. »

Le même jour, le roi des Français écrivait au roi des Belges :

« Je m'applaudis d'avoir secoué toutes les timidités qui s'inquiétaient de ma résolution de faire le voyage d'Angleterre... Tout le monde ici s'accorde à trouver non seulement que l'effet est

immense, mais qu'il s'accroît encore chaque jour. C'est le traitement le plus efficace contre les préjugés heureusement si battus en Angleterre et si funestes pour le bien-être des deux pays et la prospérité du monde. J'espère et je crois que nous sommes ici en bon progrès à cet égard, et j'ai tout lieu de nous flatter que si notre excellente petite reine Victoria, son sage et bon Albert et ses sages ministres continuent ce qui est en si bon train, nous viendrons à bout de gagner les convictions des deux nations et de consolider tout à fait cette précieuse entente cordiale qui est l'intérêt bien entendu de tous. »

Le 13 octobre 1844, journal de la reine :

« ... Le roi nous a dit combien il était triste de devoir bientôt nous quitter et combien il craignait de ne plus nous revoir. A quoi j'ai répondu qu'il ne devait pas dire cela et que certainement nous nous reverrions. « Oui, donnez-moi cette espérance, j'en ai besoin et ensuite je reviendrai vous voir et nous tâcherons de faire la même chose, tant que nous vivrons. »

Le 16, Louis-Philippe, ayant pris la malle à Douvres à cause d'un mauvais temps, arrivait au début de l'après-midi à Boulogne d'où il partait pour Eu. A mi-chemin, à Abbeville, il retrouvait la reine Marie-Amélie et Mme Adélaïde.

Certes, cette visite avait fait bonne impression en Europe, en France, mais cette impression ne fut pas durable. La question des mariages espagnols qui souffrit de fausses manœuvres diplomatiques, du manque de coordination entre Louis-Philippe et Guizot, de l'hostilité de Palmerston, le successeur de lord Aberdeen, allait tout gâter. Cet échec fut amèrement ressenti par le roi des Français qui avait conçu pour la jeune reine d'Angleterre une affection sincère et qui voulait faire de l'Entente Cordiale le pilier de sa politique. Un souvenir de ces événements restait encore au château d'Eu avant que cette demeure historique ne fût cédée à la commune. On pouvait alors encore y voir, sur l'une des cheminées du premier étage, une pendule dont le cadran était orné de deux figures : la France et l'Angleterre se tenant affectueusement par la main, la première ayant à ses pieds un coq, l'autre un lion.

Cette pendule est un laissé pour compte : le roi l'avait commandée pour la remettre à la reine Victoria dans l'espoir d'une nouvelle visite, mais cette visite n'eut jamais lieu.

Louis-Philippe reverrait bien la reine Victoria en 1848, mais il n'était plus alors qu'un roi en exil.